

## ZEEP.

(Roberto J. PAYRO, pour *La Nación*)

*(Dans cette « fiction », l'écrivain argentin bien connu retrace l'histoire d'une des personnes qui se sont enrichies grâce à la guerre ... en Belgique et, en particulier, à Bruxelles.)*

### I

Le type parfait du *parvenu*, ventru, avec de bonnes couleurs, porté à la gaieté, un pantalon à rayures, gilet orné de fleurs, jaquette bleue, sur laquelle brille une grosse chaîne en or, passe dans un *tonneau* tiré par un petit cheval. Les gamins des Marolles courent derrière le cabriolet, redoublant d'efforts sur leurs jambes torses et criant jusqu'à s'égosiller :

- *Zeep ! Zeep !*

« *Zeep* » signifie « *savon* » en flamand et les galopins

de la rue Haute ont adopté ce mot pour désigner les gens qui se sont enrichis durant la guerre aux dépens de leurs concitoyens, en leur vendant à prix d'or des choses insignifiantes. Le *zeep* n'est pas l'accapareur. L'accapareur monopolise certaines denrées pour faire monter leurs prix ; le *zeep* fabrique ce qu'il vend ou transforme certains produits en d'autres produits.

Les gamins, entretemps, continuent à poursuivre celui du *tonneau*, sans cesser de crier à tue-tête mais, par ailleurs, sans réussir à l'émouvoir. Blaise Renaud a trop pleinement conscience de sa valeur pour qu'une manifestation aussi insignifiante le perturbe. Il sait, surtout, que lorsque sa fortune sera suffisamment rondelette et consolidée et que sa richesse sera notoire, il sera entouré de gens qui le respecteront et qui lui feront la cour. Il remarque déjà les symptômes précurseurs de son ascension sociale et, quant il se rend au café, par exemple, il y a toujours quelqu'un qui lui fait obséquieusement une

place à ses côtés et nombreux sont ceux qui lui témoignent clairement de la déférence. Quand il parle de la guerre, on lui prête volontiers l'oreille ; quand il donne son avis sur les opérations commerciales, on l'écoute avec intérêt. Les rumeurs dont il se fait l'écho, les nouvelles qu'il lance, jouissent d'un grand crédit auprès de beaucoup de ses camarades, dans l'estime desquels il a tellement monté par rapport à il y a peu de temps.

Parce que, avant la guerre, Blaise Renaud était quelqu'un d'insignifiant, perdu dans la masse des petits voyageurs de commerce dans le secteur de l'alimentation. Malgré son activité, son bagou, sa capacité à boire de la bière, du Bourgogne ou de l'eau-de-vie – en fonction du client –, il parvenait péniblement à gagner assez pour subvenir aux besoins de sa famille, composée de son épouse, Catherine, de sa fille Philomène et d'un fils, Boniface qui, à l'âge de dix-huit ans, allait terminer son apprentissage d'ébéniste quand éclata la guerre.

Ils vivaient dans une mesure, perdue dans une des sordides *impasses* de la rue Haute et, dans ses vieilles pièces délabrées, ne pénétrait jamais le moindre rayon de soleil. Madame Catherine s'occupait des tâches domestiques et cousait pour un grand magasin de linge. Mademoiselle Philomène l'aidait ou allait coudre, pour un misérable salaire journalier, dans quelques maisons bourgeoises.

Mû par un enthousiaste sentiment patriotique, le jeune Boniface Renaud était allé s'enrôler comme volontaire aux premiers jours d'août 1914 et il fut incorporé dans l'armée. On apprit par la suite qu'il s'était retrouvé à Anvers et qu'il avait vaillamment combattu sur l'Yser.

La vie fut très dure pour la famille Renaud pendant toute la période aux débuts des hostilités. Blaise ne pouvait pas quitter Bruxelles pour aller rendre visite à sa clientèle de province et les rares visites qu'il concrétisait dans la capitale ne lui valaient que des commissions dérisoires

qui, en temps normal, n'auraient pas suffi à payer le verre de bière qu'il offrait aux marchands pour les attirer. Le magasin de linge appartenait à une société commerciale allemande qui, afin de préserver ses marchandises et le bâtiment lui-même, l'avait transformé en ambulance (**N.d.T.**) de la Croix-Rouge, après avoir sauvegardé ses stocks dans les vastes caves ; de sorte que Catherine se retrouva sans travail ; et comme, à ce moment-là, tout le monde ne pensait qu'à faire des économies et à conserver l'argent en prévision des *coups durs*, Philomène alla en vain offrir ses services en échange de nourriture dans les maisons où elle travaillait habituellement.

La famille Renaud sombra dans une précarité telle qu'il fallut recourir à la soupe populaire, comme les plus indigents des ouvriers sans emploi. Madame Catherine sortait tous les matins, enveloppée dans sa mante, portant à la main une carafe en faïence ébréchée et, après avoir fait la file une heure durant dans les intempéries, près de la raide

et sale rue Haute, elle regagnait le domicile avec trois litres de soupe et leurs trois rations de pain. Grognons et taciturnes, tous trois expédiaient en un clin d'œil la soupe, le pain, quelques rares patates cuites et une tasse de chicorée, luxe que leur permettait de temps à autres la distribution assurée chaque semaine par les entrepôts communaux.

Irritables et nerveux, ils maudissaient la guerre, fulminaient contre l'envahisseur, s'attendrissaient au souvenir de Boniface, héroïque défenseur de la patrie, de la liberté et du droit, passaient de la terreur à l'espoir en évoquant les dangers qu'il courait et, ensuite, inévitable contrepied de leur attendrissement, survenaient les disputes, les invectives, les reproches mutuels, comme si chacun d'eux et tous trois ensemble étaient la cause d'une aussi intolérable situation, engendrée par la guerre.

- *Si tu n'étais pas un fainéant, un incapable, nous ne serions pas dans cette situation !* – criait Madame

Catherine.

- *Je fais ce que je peux, mais je ne suis pas assez crédule pour avaler que toi tu ne peux pas trouver des travaux de couture. Et quant à Philomène, on sait que lorsque l'on veut travailler, le travail ne manque pas, ne fût-ce que comme aide à domicile. Mais attention que Mademoiselle n'abîme pas ses petites mains blanches !*

Mère et fille se jetaient alors à bras raccourcis sur le voyageur de commerce, qui se défendait et attaquait longuement avec furie mais qui finissait toujours par battre en retraite, se réfugiant dans un des cafés des environs de la Bourse où, à l'époque, commençaient déjà à pulluler les spéculateurs en tous genres, depuis la monnaie et les valeurs jusqu'aux lacets pour attacher les chaussures.

La chance de Blaise Renaud tourna soudain. Un jour où ils s'étaient *crêpés le chignon*, après une grave dispute,

où les trois protagonistes en étaient venus aux mains et où, en déroute, il avait, en partant, fait crisser sous ses talons les débris d'une innocente assiette brisée sur le sol par la main irritée de son épouse, Blaise était en train de boire un verre de *faro* (N.d.T.) à la *Brasserie Flamande* (N.d.T.), lorsqu'un petit industriel de sa connaissance, des environs de Liège, prit place à sa table. L'industriel devait partir immédiatement et avait un gros problème, parce qu'il n'avait pas pu acheter tous les articles dont il avait d'urgence besoin.

- *Je pourrais me charger de ces achats* – dit Blaise – *qui, précédemment, en temps de paix, avait déjà fait affaire avec le Liégeois.*

Ce dernier lui confia volontiers la commission, heureux de se tirer de ce mauvais pas, alors qu'il désespérait de trouver à temps une personne de confiance à qui refiler la tâche. Il s'agissait d'huile pour machines et de matières premières, pour une valeur de plusieurs milliers de

francs, et la commission de Blaise serait d'autant plus importante que les prix d'achat seraient avantageux.

Ils se précipitèrent tous deux : l'industriel pour prendre son train et Blaise pour rechercher les articles demandés. Le sort lui fut favorable et, en quelques heures, il put conclure l'affaire de façon satisfaisante. Les marchandises arrivèrent par miracle sans trop de retard et en bon état. Blaise reçut sa commission et, à partir de ce moment-là, gagné par l'espoir, il écuma les coulisses de ces *bourses* improvisées et s'intégra toujours davantage dans les groupes de spéculateurs, à l'affût de toute bonne affaire.

La conjoncture favorable tarda à se présenter à nouveau mais elle finit par se représenter. Le Liégeois lui écrivit en lui commandant un autre envoi d'articles et en lui annonçant qu'un de ses collègues, propriétaire d'une importante industrie, envisageait de le charger de quelques commandes ; et, si Blaise donnait satisfaction, il

n'aurait pas à le regretter car les commandes se multiplieraient et, partant, les commissions.

Blaise Renaud avait eu largement le temps d'observer l'incroyable instabilité des prix de toutes sortes d'articles. Les échantillons passaient de main en main parmi la concurrence effrénée et bruyante ; ce qui, à un bout du café, était estimé à un franc, par exemple, était déjà coté à un franc cinquante en atteignant les tables centrales et frisait les deux francs ou deux francs cinquante en parvenant à l'autre bout du café. Il n'était plus le débutant à croire que tous ces gens avaient besoin de l'article en question car, si cela avait été le cas, quelqu'un aurait mis la main dessus à mi-parcours ; il n'était pas davantage le débutant à admettre que tous auraient effectivement eu de quoi concrétiser leur achat. Il est clair que nombre de ces spéculateurs achetaient et vendaient à *découvert*, disposant dans le meilleur des cas de la somme précise pour payer les différences s'ils ne trouvaient pas meilleur enchérisseur. Et, à plus d'une

reprise, il avait eu fortement envie d'agir de même, de jouer comme les autres, courant le risque d'être traduit en justice. Mais, même si sa conscience était suffisamment élastique, Blaise Renaud manquait d'audace et la perspective de la prison le terrorisait. S'il avait pu bénéficier de l'impunité, il aurait vendu à *découvert*, non seulement quelques tonnes de froment mais le Palais de Justice lui-même, avec la place Poelaert et toutes ses dépendances. Mais il ne put pas bénéficier de l'impunité jusqu'à ce que ...

Jusqu'à ce que son industriel de Liège et le collègue de ce dernier le chargent d'acheter une importante quantité d'articles.

Assuré de trouver un acheteur en chair et en os, bel et bien pourvu de monnaie *sonnante et trébuchante* au terme de l'opération, il acquit et revendit les mêmes articles deux ou trois fois, réalisant, lors de chacune d'elles, de petits gains qui, réunis, lui rapportèrent une somme rondelette. Il

aurait bien poursuivi les allées et venues des promesses d'achats et de ventes, signées au crayon sur des bouts de papiers sales à force de passer de main en main, s'il n'avait eu des scrupules à ne pas trop retarder l'expédition des articles commandés, scrupules auxquels se mêlait la crainte salutaire que ses commettants ne lui accordent plus de commissions et rendent ainsi impossible la réalisation de nouveaux bénéfices dans cet agio effréné.

Ces jours-là, il regagnait son domicile, exultant et chargé de quelques bouteilles de *Gueuze Lambic* afin de les boire en compagnie de la rubiconde Catherine, dont l'humeur s'adoucissait au fur et à mesure que les francs commençaient à franchir leur porte.

- *Sois bien prudent* – lui disait-elle, néanmoins, gravement –. *Ne te fais pas rouler. Tu es un peu poire et il y a beaucoup de gens fort capables de te faire un sale coup. En ces matières, il faut évoluer avec précaution et enjamber les obstacles pour ne pas se*

*casser les dents.*

- *Ne t'inquiète pas, femme – répliquait Blaise, sur le visage joufflu de qui réapparaissaient les bonnes couleurs de la santé et dans la bouche de qui résonnaient à nouveau les bruyants éclats de rire du voyageur de commerce boute-en-train –. Il devra être bien futé celui qui me soufflera ma dame, car je n'envisage pas de me risquer sans avoir assuré mes arrières. Jusqu'à présent, je n'ai pas travaillé sans un ordre ferme d'achat et je ne m'écarterai pas de cette ligne de conduite, même si l'on me donnait l'occasion de gagner des monceaux d'or.*
- *Tu m'en diras tant ! – s'exclamait alors Catherine – Tu serais un imbécile si tu laissais, par crainte, passer une véritable aubaine. Celui qui ne prend pas de risques ne franchit pas la mer. Ce que je veux dire, c'est que tu ne dois pas t'exposer à des folies pour une foutaise.*

Etant donné que le pactole n'excédait pas mille francs, Catherine continuait malgré tout à faire la file chaque matin lors de la distribution du pain et de la soupe. Ils préservaient l'argent en cas de *coup dur*, ne touchant qu'à ce qui était nécessaire pour acheter quelques fripes, pour les menus frais de Blaise (son tabac d'Obourg, ses deux ou trois verres de *faro* à la "*Bourse*" où il commençait à faire bonne figure), et pour la bouteille de Gueuze qu'ils buvaient avant de se coucher.

Dans l'intervalle, les mois s'écoulaient, le printemps 1915 approchait à grands pas, la guerre ne semblait pas vouloir prendre fin et les Renaud n'avaient aucune nouvelle de Boniface. Ce silence les alarmait. Catherine parlait souvent de son fils avec une tendre émotion, maudissait la guerre et ses horreurs, et elle souhaitait de la façon la plus véhémement que la tuerie cesse avec la destruction des assassins qui l'avaient provoquée. Et, chaque fois qu'elle entendait le lointain et tragique

tonnerre du canon, elle frémissait d'inquiétude et d'indignation, s'exclamant :

- *Quand s'achèvera cette maudite guerre ? Salauds !  
Salauds !*

## II

Un jour, on donna à Blaise l'occasion d'acheter, à un prix raisonnable, un stock de savon de toilette. Sûr, cette fois, de gagner de l'argent, car l'article menaçait déjà de disparaître du marché, il résolut de risquer ses économies dans l'opération. Le conseil de Catherine l'encourageait, car il est certain que qui ne prend pas de risque ne franchit pas la mer. Il acheta le savon et, aussitôt, se mit à le vendre au détail, réalisant des profits, qui augmentaient de jour en jour.

Il devait en avoir vendu la moitié quand il fut convaincu que le savon atteindrait des prix très élevés en

quelques mois. Et il se mit à réfléchir à la manière de continuer à pratiquer une opération aussi lucrative, sans abandonner pour autant son rôle de commissionnaire.

Dans la masse des gens qui fréquentaient *la Bourse*, le hasard le mit un jour en contact avec un ex contremaître d'une des grandes fabriques de savon placées sous séquestre par l'occupant, parce qu'elle appartenait à une firme anglaise. Et, pendant qu'ils savouraient un verre de *faro*, l'ouvrier sans emploi commença à se lamenter sur son sort.

- *Avec quelques centaines de francs, je deviendrais pourtant riche. La fabrication du savon est une des choses les plus simples du monde. On n'a besoin ni d'importants capitaux, ni d'un vaste local, ni de machines coûteuses.*

On n'avait besoin que de quelques chaudrons, de graisse, d'huile, d'eau de Javel et d'un peu d'essences.

- *Avec quoi pourriez-vous commencer la fabrication ?*

- *Cinq cents francs suffiraient pour s'installer, à présent qu'il y a tant d'ateliers inoccupés. Et je suis certain que la fabrique s'agrandirait grâce à ses propres bénéfices en fort peu de mois.*
- *Nous en reparlerons – dit Blaise, pensif –. Venez-vous tous les jours à la Bourse ?*
- *Je n'y viens qu'occasionnellement. Je vais deci delà, en quête de ce qui peut me nourrir. Mais s'il y a une probabilité, je viendrai quand vous le souhaiterez.*
- *Eh bien, mardi prochain, je vous attends à la même heure.*

Le mardi, il avait vendu tout le savon, ayant fait fructifier ses mille francs à mille deux cents cinquante, tout en ayant gagné quelque deux cents francs lors de ses ultimes spéculations.

L'ex contremaître vint au rendez-vous et il en résulta un contrat de société : Blaise et Grégoire travailleraient ensemble pour fabriquer du savon. Etant donné que Blaise

apporterait le capital et se chargerait de la vente, il détiendrait deux tiers de la fabrique, l'autre tiers revenant à Grégoire. Les bénéfices se calculeraient trimestriellement ; s'ils revêtaient une certaine importance, on prélèverait sur eux une partie variable, entre cinq et vingt pour cent, pour l'extension de l'affaire, à moins que les associés ne décident de consacrer une somme plus importante à cet objet.

Ils cherchèrent un local et en trouvèrent un à Anderlecht : un grand hangar inoccupé, situé derrière une épicerie exploitée par une vieille amie de Grégoire. Le hangar leur fut cédé quasi gratuitement, sur recommandation de l'épicière, à condition de le maintenir en bon état et d'entretenir la maison inoccupée mais meublée aux deux étages supérieurs. Comme il avait servi pour la réparation de voitures, il était pourvu de cheminées et la fabrication commença. Les premiers produits furent de qualité relativement inférieure à cause

de l'imperfection des ustensiles mais, malgré tout, Blaise parvint à réaliser un bénéfice croissant, grâce à la hausse continue du savon. Leur qualité s'améliora par la suite, au point d'être presque bonne, et le commissionnaire fut accrédité auprès de nombreuses maisons de commerce qu'il fréquentait, reprenant son ancien métier. Mais les matières grasses commencèrent à être plus chères et à se raréfier ...

Blaise se mit à fréquenter l'abattoir de Cureghem, ensuite celui de Bruxelles, ensuite celui de Schaerbeek, bref tous ceux de l'agglomération, et il se mit à acheter les graisses de la pire qualité, les déchets d'animaux morts de maladie, les graisses rances. Il s'échappait du hangar une puanteur intolérable. Nos *alchimistes* n'avaient, heureusement, pour tout voisinage immédiat que l'épicière, qui ne se plaignait pas trop en raison de ses bonnes relations avec Grégoire.

Mais, à juste titre ou pas, on attribua au savon vendu par

certaines maisons, clientes de Blaise, l'origine de graves maladies cutanées. L'Autorité, active cette fois, confisqua en divers endroits tout le savon, afin de procéder à son analyse chimique et bactériologique, et ils vérifièrent la provenance de l'article. Même si de nombreux commerçants ignoraient le nom de Blaise Renaud, quelques-uns le connaissaient et plusieurs d'entre eux le révélèrent, ajoutant les coordonnées du domicile du vendeur. Un ami l'avertit de l'orage qui s'amassait au-dessus de sa tête.

Blaise courut voir Grégoire, avant que la police n'eût le temps de l'interroger.

- *Tu t'effraies pour bien peu de choses – lui dit son associé –. Si tu n'as pas été indiscret, qui peut aller raconter à la police que nous avons ici une fabrique clandestine ? La maison est louée par moi et seulement par moi car, autrement, mon amie l'épicière ne l'aurait pas cédée à si bon prix,*

*pouvant gagner bien davantage.*

- *Mais ils me demanderont d'où vient ce savon et je ne saurai pas quoi répondre.*
- *Est-ce que des inconnus ne se rendent pas à la Bourse, y vendant des articles, et ensuite ils disparaissent sans qu'on les revoie ?*
- *Fréquemment.*
- *Dès lors, il te suffit de dire que tu as acheté à l'un d'eux un stock de savon et que ce stock est justement celui qui est incriminé !*
- *D'accord mais je n'échapperai pas à une amende et, peut-être, à plusieurs mois de prison.*
- *Une légère amende mais pas de peine de prison. Les juges sont fort indulgents et ne pourraient pas sanctionner tout le monde.*
- *C'est possible. Mais, en tout cas, nous devons fermer boutique.*
- *Renoncer à l'affaire alors que précisément elle*

*commence à donner des résultats substantiels ? Pas question ! Nous agissons avec une plus grande prudence, voilà tout.*

Ce fut une fausse alerte car l'analyse chimique ne signala que des défauts de fabrication qui ne pouvaient pas être nuisibles. Le fonctionnaire chargé de l'examen, surchargé de travail, avait assurément laissé de côté une affaire aussi futile ou bien il avait fait analyser une des briques de savon fabriquée au début.

La fabrication et les ventes se poursuivirent. Ils produisaient déjà des quantités appréciables de savon de toutes sortes : de *toilette*, genre *Sunlight*, genre *Marseille*, savon blanc, savon noir, utilisant toutes sortes de matières premières, que Blaise glanait dans les abattoirs et, surtout, dans la section des viandes avariées.

Ils finirent par lancer la *Saponine Renaud*, succédané du savon. Sous cette appellation, ils étaient à l'abri de toute surprise désagréable car ils ne prétendaient pas fabriquer

du véritable "*savon*" mais un produit qui, tant bien que mal, pouvait le remplacer. Ils déposèrent un brevet pour le nom et la marque et inondèrent les journaux de *réclames* de toutes sortes. Ils se mirent à gagner des milliers de francs et il leur fallut agrandir la fabrique. Comme ils n'avaient plus de raison de se cacher, ayant abandonné les fabrications antérieures, ils quittèrent le mystérieux local d'Anderlecht et s'établirent dans une ancienne usine, abandonnée depuis le début de la guerre, faute de matières premières.

Blaise, entretemps, n'abandonnait pas ses anciennes affaires de courtage, au contraire : il leur avait donné un énorme envol. A présent, il les complétait par un peu d'accaparement. Il commença par stocker, attendant la hausse, des objets à bas prix, comme les lacets pour les chaussures, les allumettes. Il achetait tout ce qui lui tombait sous la main et envoyait des émissaires dans tous les quartiers de la ville, ensuite en province, enfin dans les

autres provinces que l'on ne pouvait pas encore parcourir sans passeport.

\* \* \*

Vers cette époque, un après-midi, Madame Catherine et Philomène, qui n'avaient pas encore abandonné la coiffure haute et frisée ainsi que le châle en laine, populaires à la rue Haute, entrèrent très fières dans une des bijouteries les plus réputées de la rue Royale, qui en compte plusieurs de premier ordre.

La maîtresse de maison, qui était seule derrière le comptoir, fut surprise de voir d'aussi étranges visiteuses. Mais elle passa de la surprise à la stupeur lorsque Madame Catherine, lui dit, avec un accent *marollien* très prononcé :

- *Montrez-moi des colliers de perles.*
- *Je dois vous avertir – répliqua la bijoutière – que dans mon magasin il n'y a pas de fausses pierres.*
- *Je vous crois.*
- *Et que les vraies pierres sont très chères.*

- *Je le sais pertinemment bien. Montrez-moi des colliers de perles authentiques, ce que je veux, précisément.*

Un peu inquiète, la bijoutière se décida, tout de même, à montrer un petit collier de petites perles de qualité inférieure, tout en appuyant sur la sonnerie électrique qui appelait le personnel.

- *Vous ne devez pas vous inquiéter ni appeler à l'aide – s'exclama Madame Catherine malicieusement –. Et montrez-moi quelque chose de mieux que cette breloque. Voyez : j'ai de quoi payer un collier ou deux, comme ceux de la reine Elisabeth elle-même.*

Et, tout en disant cela, elle pêcha dans sa poche un gros rouleau de billets de mille francs, qu'elle exhiba sur le comptoir, le jetant de sa main rougeaude et gercée.

Elle essaya divers colliers, se pavanant devant le miroir, demandant son avis à Philomène, riant aux éclats et débitant des gaudrioles à la bijoutière et à son mari, qui

était descendu dans la boutique. Elle finit par en acheter un de vingt mille francs, le garda au cou et, s'emmitouflant dans son châle, sortit tranquillement, suivie par sa fille, qui avait acheté une bague avec une énorme pierre.

- *On aurait dit qu'ils n'avaient jamais vu des gens avec de l'argent – fit remarquer Madame Catherine en sortant –. Et pourtant c'est leur travail. As-tu vu comme ils me regardaient ?*
- *C'est que nous ne sommes pas vêtues comme les cocottes ni comme les dames de la Cour. Au mieux, nous ressemblons à de modestes petites bourgeoises.*
- *Les vêtements suivront. Il valait mieux acheter ceci. La concierge m'a dit que, bon an mal an, le meilleur placement pour l'argent ce sont les bijoux et, surtout, les perles. Les diamants sont très chers et perdront de leur valeur dès que se terminera la guerre. Et il est possible que la monnaie papier ne vaille plus rien. Sa*

*contrevaleur est déjà en train de baisser d'une manière effroyable. Avec les perles, nous aurons toujours nos vingt mille francs.*

\* \* \*

L'intérieur de la maison de Blaise Renaud commençait à ressembler à un *bric-à-brac*, car mari, épouse et fille achetaient à gauche et à droite tout objet qui leur paraissait beau ou faisait riche. Ils allèrent jusqu'à acquérir des peintures, et quels tableaux !

Elles s'étaient fait habiller par la meilleure modiste du quartier qui, de *marolliennes*, fit d'elles des épouvantails. Ainsi vêtues, elles sortaient tous les dimanches, dans le *tonneau* de Blaise, pour aller se pavaner en ville et passer d'une brasserie à l'autre.

Philomène, qui savait à peine lire et parlait un argot, incompréhensible en dehors de la rue Haute, résolut d'apprendre le piano. Un professeur féminin venait lui donner des leçons trois fois par semaine. Lassée de

partitions et de gammes, elle exigea qu'on lui apprît "*quelque chose*" lui permettant de briller. La professeur l'initia, mesure par mesure, et durant de longs mois aux mystères ardues mais, pour elle, délicieux, de la *Prière d'une Vierge* (N.d.T.: de Tekla Bądarzewska-Baranowska, 1856), que Philomène finit par pouvoir jouer, plus ou moins comme un orgue de Barbarie discordant et sans rythme à qui, de surcroît, il aurait manqué quelques notes.

Entretiens, depuis de longs mois, ils n'avaient plus la moindre nouvelle de Boniface, le petit soldat belge qui se battait sur l'Yser. (N.d.T.)

\* \* \*

Ils fréquentaient le cinématographe et le théâtre et avaient noué de "*belles relations*".

Blaise avait trouvé le moyen de racheter la part de son associé qui, ayant fait des folies, se retrouva un jour criblé de dettes. Ce dernier resta gérant de l'usine mais menacé,

au premier faux pas, d'être mis à la rue, comme un simple manoeuvre.

\* \* \*

Le *Rotterdamsche Courant*, arrivé à Bruxelles, communiqua un jour la nouvelle liste des soldats décorés par le roi Albert. Parmi eux figurait Boniface Renaud, promu chevalier de l'ordre de Léopold, pour "*brillant fait de guerre*".

Voici ce qui s'était passé :

Le jeune Renaud, qui était parti de Bruxelles comme simple soldat conscrit, maîtrisa assez rapidement l'instruction militaire suffisante, pour laquelle le peu de dextérité manuelle, qu'il avait acquise comme apprenti ébéniste, lui servit à merveille. Bien qu'il ne brillât pas par l'intelligence et fût un complet ignorant, qui ne connaissait pas les tables de multiplication, il avait une bonne mémoire et cette astuce que l'on observe chez les paysans belges ainsi que chez les habitants des

faubourgs de Bruxelles et de la populaire et bouillonnante rue Haute.

Lors de la lutte titanesque, au cours de laquelle la petite armée belge harassée de fatigue parvint à ébranler et à retarder la formidable poussée des masses allemandes d'invasion, avant que l'inondation leur oppose une barrière infranchissable, Boniface Renaud eut l'occasion de se distinguer et la saisit lucidement, restant seul au milieu des corps de ses camarades morts ou mal en point, défendant un poste isolé et y maintenant sa position jusqu'à l'arrivée des renforts. Il fut promu caporal et cité à l'ordre du jour. Peu après, il devint sergent, en récompense d'une reconnaissance dans les lignes avancées ennemies, menée à bien tant avec audace qu'astuce et prévision. Ses ex camarades, devenus ses subalternes, étaient convaincus qu'il ne tarderait pas à être officier. Et leur prédiction se serait sans doute réalisée si l'ignorance et le manque de culture du vaillant Boniface ne s'étaient pas opposés à cette

nouvelle ascension. Mais d'autres honneurs l'attendaient encore.

Un jour, le capitaine lui ordonna d'aller, à la tête de ses hommes, enlever par surprise une position ennemie avancée, installée parmi les marais de l'inondation. Boniface attendit la nuit, selon les instructions reçues et, à l'abri des ténèbres, progressa comme un reptile, suivi par sa troupe. Il mit longtemps à arriver à proximité de la position et il tablait déjà sur un succès de l'opération lorsque les Allemands les entendirent, firent feu au jugé dans un premier temps et puis lancèrent une fusée éclairante qui leur permit d'observer le terrain et de découvrir les assaillants. Ces derniers voulurent attaquer, ouvrant le feu à leur tour mais ils étaient malheureusement trop loin encore et l'ennemi les mitraillait impitoyablement. Boniface ordonna la retraite, la tentative ayant apparemment échoué. Les hommes s'encoururent en direction de la tranchée belge, tout en se disséminant. L'un d'eux tomba, blessé à

une jambe ; Boniface le prit sur ses épaules, espérant le sauver, mais une balle le blessa à son tour, le faisant rouler sur le sol avec son chargement humain.

- *Faisons les morts ...*

La fusillade des Allemands faiblit et finit par cesser complètement. La nuit fut terrible. Celui qui était blessé à la jambe ne pouvait étouffer ses gémissements qu'à grande-peine car il souffrait horriblement ; seule la crainte d'être achevé lui donnait la force de se taire. Boniface n'avait pas trop mal mais il était réellement angoissé. Par chance, la nuit n'était pas trop rude et les deux blessés étaient habitués aux intempéries.

Alors qu'il s'était redressé sur ses coudes, afin d'éviter à son torse d'être en contact avec le sol boueux, Boniface crut noter du mouvement dans la position ennemie. Il observa avec plus d'attention et, à la lueur diffuse de l'aube, il crut voir se défiler, une à une, plusieurs ombres silencieuses qui se dirigeaient presque à quatre pattes vers

la ligne de tranchées allemandes.

- *C'est une relève – se dit-il – ou bien ils évacuent la position. Je crois que c'est plutôt la seconde hypothèse car, autrement, on verrait ceux qui viennent les remplacer ... à moins qu'ils ne soient arrivés avant. Il faudra vérifier cela.*

Il demanda à son compagnon s'il pourrait avancer en se traînant. Oui. Tous deux s'approchèrent de la fosse creusée par les Allemands qu'ils venaient, effectivement, d'abandonner. Boniface et son homme s'y installèrent. Il fit un drapeau de son mouchoir blanc, le disposa de façon à ce que l'on ne le vît pas du côté allemand et invita ensuite ses soldats à faire feu sur l'ennemi pour attirer l'attention des Belges et les faire accourir à leur aide.

La manœuvre produisit l'effet escompté. Un détachement belge accourut pour consolider la position et porter secours au sergent Renaud.

Boniface, gravement blessé, fut transporté à

l'ambulance. Le roi le décora sur son lit. Quelques minutes plus tard, il expirait.

\* \* \*

Madame Catherine et Philomène le pleurèrent amèrement pendant plusieurs jours. Blaise, extérieurement inconsolable mais, dans son for intérieur, plein de fierté et de satisfaction, promena son deuil de toutes parts, racontant lui-même leur gloire.

Une nuit, Madame Catherine eut une crise de larmes. Entre deux sanglots, elle s'exclamait :

- *Et dire que nous avons tellement travaillé pour lui ...  
Seulement pour lui ! ...*

Mais le lendemain, elle était consolée. Elle avait eu une pensée réconfortante, qui lui mit du baume sur les plaies. Et elle en fit part à Blaise, afin qu'il se résigne, lui aussi :

- *Pauvre Boniface ! – s'exclama-t-elle –. Il était la seule raison qui me faisait désirer que la guerre*

*prenne fin. A présent, elle peut durer autant qu'elle veut ... Et lorsqu'elle se terminera, nous nous retirerons pour vivre de nos rentes.*

Roberto J. Payró

Copyright, 2015 : Bernard GOORDEN, pour la traduction française.

Roberto J. **Payró** ; « *Zeep* », in *La Nación* ; 14/03/1920. Reproduit in *Charlas de un optimista* ; Buenos Aires ; Anaconda ; (1931), 138 pages. Reproduit in *Veinte cuentos* ; Buenos Aires ; Poseidón ; (1943), 232 pages. (Colección « *Pandora* », 1)

**Notes du traducteur (N. d. T.) :**

Roberto J. Payró utilise le mot « *Zeep* » e. a. in « *Los*

*alemanes en Bélgica. La prensa durante la Ocupación* », in *La Nación* ; 13/06/1919.

Voir à la page 1073 de la compilation de Martha Vanbiesem de Burbridge : « *Roberto Jorge Payró, Corresponsal de guerra* (Cartas, diarios, relatos. 1907-1922) » ; Editorial Biblos, Buenos Aires ; 2009.

Le mot **ambulance** en 1914 ne signifiait pas le véhicule permettant de transporter des blessés mais bien une petite formation hospitalière ambulante comprenant matériel, personnel et véhicules.

[P.Loodts](#) ; Médecins de la grande guerre. 2000-2020. Tout droit réservé :

[http://www.1914-1918.be/duchesse\\_de\\_sutherland.php](http://www.1914-1918.be/duchesse_de_sutherland.php)

« *La Faro est un style de bière né suite à la généralisation de comportements anciens qui consistaient à ajouter du sucre à une bière de type gueuze. Cela permettait d'adoucir ces bières, aigres-douces à l'habitude. La (...) Faro est une bière de blé*

*(froment) de fermentation spontanée et au goût aigre-doux parfaitement équilibré par l'ajout d'une dose supplémentaire de sucre candi. Elle présente une robe de couleur rouge-orangée qui se surmonte d'une fine couche de mousse blanche. » Voir :*

<https://www.saveur-biere.com/fr/biere-bouteille/101-lindemans-faro.html>

La « *Brasserie flamande* » (actuellement dans le Beursschouwburg) de Bruxelles fut fondée en 1885 rue Middelleer N°21, aujourd'hui rue Auguste Orts. Voir :

<http://www.beursschouwburg.be/fr/gebouw/>

La *Prière d'une Vierge*, de Tekla Bądarzewska-Baranowska (1856). A écouter, e. a. , via :

[https://www.youtube.com/watch?v=z6f0\\_9k3EZI](https://www.youtube.com/watch?v=z6f0_9k3EZI)

[https://www.youtube.com/watch?v=ae3Hm9FLG\\_U](https://www.youtube.com/watch?v=ae3Hm9FLG_U)

**Tekla Bądarzewska-Baranowska** (Varsovie, milieu du 19<sup>ème</sup> siècle ; en 1834, croit-on — 1861), fut une pianiste et compositrice née et morte en Pologne. Voir :

[https://es.wikipedia.org/wiki/Tekla\\_B%C4%85darzewska](https://es.wikipedia.org/wiki/Tekla_B%C4%85darzewska)

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Tekla\\_B%C4%85darzewska](https://fr.wikipedia.org/wiki/Tekla_B%C4%85darzewska)

Afin de comprendre pourquoi les familles, notamment bruxelloises, n'avaient pas de nouvelles de leurs proches se battant sur l'Yser, lisez de Roberto J. PAYRO, « *Monsieur Dagimont. Correo del soldadito belga (1-6)* », in ***La Nación*** ; 14-19/07/1915 :

<http://idesetautres.be/upload/191411-12%20PAYRO%20MONSIEUR%20DAGIMONT%20CORREO%20SOLDADITO%20BELGA.pdf>

**version française :**

<http://idesetautres.be/upload/191411-12%20PAYRO%20MONSIEUR%20DAGIMONT%20CORREO%20SOLDADITO%20BELGA%20FR.pdf>